
« Nul ne témoigne pour le témoin »

Franç Ducros



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3171>

DOI : [10.4000/praxematique.3171](https://doi.org/10.4000/praxematique.3171)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 149-152

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Franç Ducros, « « Nul ne témoigne pour le témoin » », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 10, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3171> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3171>

Tous droits réservés

Franç DUCROS
Université Paul Valéry
Montpellier

« NUL NE TEMOIGNE POUR LE TEMOIN »

Réel : rien de nommable ? Tout nom en serait par défaut, étant nom de ce qui n'a pas de nom et qui - du coup - est susceptible d'en recevoir et, du même coup, d'en invalider plusieurs, tous relatifs à la position de la parole mise en position de les dire, ces noms.

Reverdy nommait cela tantôt « réel », tantôt « réalité profonde », le distinguant ainsi des choses réelles du monde dont cette qualité profonde est la substance - de laquelle toutes relèvent :

« ... nous sommes le réel, nous baignons dans le réel, nous en sommes partie comme un globule de sang dans la masse et ne pouvons nous en dégager. Nous sommes un atome constituant du réel et ne pouvons nous en distraire pour le juger, le jauger, ou même seulement le définir et nous en faire une très nette idée. »¹

D'où s'ensuit qu'à devoir le dire - le réduire à la mesure de la parole propre à l'homme - l'articulation par cette parole constituée sera telle - « réel imaginaire » - que, l'appropriant à « nous », elle le désappropriera de son propre :

« Pour nous être intégré, le réel a besoin d'être humanisé, c'est-à-dire dénaturé ».

De cela, « si loin de l'esprit et du miroir de l'homme qu'il ne peut même pas le penser », je dirai qu'en toute rigueur lexicale, cela tout à la fois EST et EX-ISTE : cela ne se tient pas seulement face à nous, comme nous et les choses, face à face. Plutôt : cela se tient à la fois dedans (les choses - dont nous) et dans le dehors irréductible que, comme chaque chose à soi et aux autres, nous sommes à nous-mêmes et aux choses. En tant que substance : que nous sommes et à quoi, en nous et hors de nous, nous n'avons pas accès sans le détour d'une médiation.

Cela, dit Baudelaire, est

« Vaste comme la nuit et comme la clarté. »²

« Vaste » dit à la fois le vide et le sans-bords - « *apeiron* » qui fut dit dans un lointain jadis, substance d'où sont issues et qui constitue les choses auxquelles confère forme et, du coup, existence, la limite qui, bord à bord, les distingue et les définit, les situant dans leur être et leur finitude. C'est pourquoi cela est « *comme* » : en soi rien de nommable, sans limite, inconnu, mais de même substance que les choses connues, limitées qu'on en dira, il faut le comparer à du limité, à du connu issu de lui. Mais le connu qui vient à la parole pour que, par le détour de sa médiation, soit dit cet inconnu, c'est - dans la parole de Baudelaire - une totalité, en l'occurrence spatio-temporelle, qui inclut et englobe - comprend - toutes ses possibles différences, toutes ses virtuelles occurrences saisies par les extrêmes limites entre lesquelles toutes, éventuelles, s'avèreront : nuit *et* clarté, dont l'articulation fut pour Héraclite la véritable unité. Comme, au vers précédent, la percevait aussi Baudelaire : « ténébreuse et profonde », à fond d'abîme où rien ne se distingue - *chaos* du fond,

« une [...] unité ».

Cela, ai-je dit, se perçoit : la vérité en est de l'expérience que peut faire celui-là seul - « je » - qui en devient le lieu - « y » médiateur, qui articule : lieu et lien, d'où et par qui

s'opère le retournement du fond en parole qui de ce fond vient, et qui en porte en elle la présence jusqu'à nous. Sur le seul mode que disent aussi bien Dante :

« ... fu'io »³

que Lautréamont au terme des *Chants* :

« Allez-y voir vous-mêmes, si vous ne voulez pas me croire. »⁴

C'est dire que la vérité en est celle de l'acteur et du témoin : épreuve, sans autre preuve que sa propre effectuation. C'est pourquoi il sera arrivé, dans notre siècle (et dans les autres), souvent, qu'elle aura été récusée. D'être à éprouver. Non à démontrer. Pourtant, qu'une preuve s'éprouve, voilà qui devrait aller de soi, l'étymologie s'entendant. Mais nous voulons démontrer. A vouloir la démontrer, la preuve de l'épreuve se sera perdue : aura dérivé. Vers des constructions se donnant la caution de la théorie, voire de la science.

Reste ce qui reste de notre destin, depuis le constat qu'en dressa l'Idéalisme allemand :

« La nature a disparu de l'humanité », dit Schiller.

Au terme d'une étude s'articulant sur cette sentence, et montrant quelles dérives, glissements, voire catastrophes, ont affecté certaines notions, et notamment celle qui, à travers les siècles composant notre tradition, rebondit de « *phusis* » en « *natura* », de « *natura* » en « essence de... », d'« essence de... » en « nature », Michel Deguy concluait en adjoignant au constat de Schiller son propre avertissement :

« La nature a disparu de l'humanité. » Partout l'art est en danger. »⁵

Parce qu'il est en danger - de devoir avoir lieu là où ne souffre plus aucun appui, sa tâche est d'autant plus urgente, et nécessaire.

Même à salutairement douter qu'au lieu du danger pousse ce qui sauve.

Pourvu que se pense activement ce fait :

« L'esprit seul est vestige au monde qu'il découvre hors de l'esprit ».

NOTES

1. Pierre REVERDY, *En vrac*, Monaco, Ed. du Rocher, 1956, p. 73. Les autres citations de Reverdy sont extraites du même livre, respectivement p. 142 et p. 2.

2. Charles BAUDELAIRE, Correspondances, in *Les Fleurs du Mal*.

3. DANTE, *Paradis*, I, 5.

4. LAUTREAMONT, *Chants de Maldoror*, VI, VIII.

5. Michel DEGUY, *There lives the dearest Freshness deep down things*, in R.B.L. 3-4, 1986, A Jacques Dupin, p. 119-122.

6. André du BOUCHET, ... *figure*, in *Qui n'est pas tourné vers nous*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 79.